

Le deuil suite à la perte violente d'un proche jeune

BENHARKAT Imene : *Maitre de conférence "B"*

Université Abdelhamid Mehri Constantine 2. Laboratoire d'analyse des processus sociaux et institutionnels

ROUAG –DJENIDI Abla: *Professeur*

Université Abdelhamid Mehri Constantine 2. Laboratoire d'analyse des processus sociaux et institutionnels

Résumé :

La perte d'un être cher est une réalité difficile à imaginer et à accepter par les proches notamment lorsque ces derniers ne sont pas préparés à affronter la nouvelle du décès. Les conséquences de cette perte sur la vie des survivants peuvent-être très importantes lorsque celle-ci se produit d'une manière brutale et dans des circonstances particulièrement violentes tels que les suicides et les meurtres par exemple.

Depuis quelques années, l'Algérie connaît une recrudescence des décès violents dus notamment aux accidents de la circulation et aux suicides. A partir de là, nous nous sommes demandés quel serait l'impact de ces morts violentes sur les proches des victimes, surtout si la personne décédée est jeune ?

Afin de répondre à ce questionnement, nous avons procédé à une enquête par questionnaire que nous avons passé auprès de 81 sujets au niveau du Service de médecine légale du CHU de Constantine.

Les résultats de notre enquête ont montré que ces morts violentes sont à l'origine de graves complications du travail du deuil et même de traumatismes.

Mots clés : La perte d'un sujet jeune - Suicide- Meurtre- Accident-Complication du travail de deuil -

Introduction

Quel que soit sa nature, le décès d'un être cher va infliger une blessure violente à ses proches, notamment lorsque cette mort survient d'une manière brusque, inattendu et violente comme c'est le cas par exemple des accidents, des meurtres et des suicides... elle est même qualifiée par certains auteurs tels que Bailly ou Fauré comme un "événement traumatisant". A ce sujet, Smailovic (2003) écrit que **« la mort est avant tout une violence faite aux survivants, par l'interruption d'une continuité qu'elle provoque, par la perte qu'elle inflige, par la transformation radicale du corps qu'elle impose, par l'absence qu'elle laisse...Qu'elle surgisse brutalement, de façon inattendue suite à un accident ou à un suicide, qu'elle soit annoncée car précédée d'une maladie laissant présager l'issue fatale, la mort est traumatisme. Elle est une effraction du réel dans le psychisme humain. Elle libère une quantité considérable d'excitations qui dépasse les capacités d'intégration et d'élaboration mentale du sujet »**.

Les proches des victimes auront du mal à réaliser et à accepter cette perte, ils vont se retrouver enlisés dans une période de désarroi et de souffrance tant sur le plan physique, psychologique, intellectuel et/ou social. Cette période est appelée par les spécialistes : travail de "deuil".

Rappelons avant toute chose, que le deuil Comme le souligne Hanus (2002), **« est un travail psychique nécessaire pour accepter la réalité de la perte et y faire face...**, il fait passer le sujet d'une **«perte subie à une perte acceptée»** ». Il est un processus normal de réparation qui doit tendre, en principe, vers la guérison psychique de la personne en deuil et de ce fait, il va lui permettre de reprendre le cours normal de sa vie en apprenant à vivre sans la personne disparue.

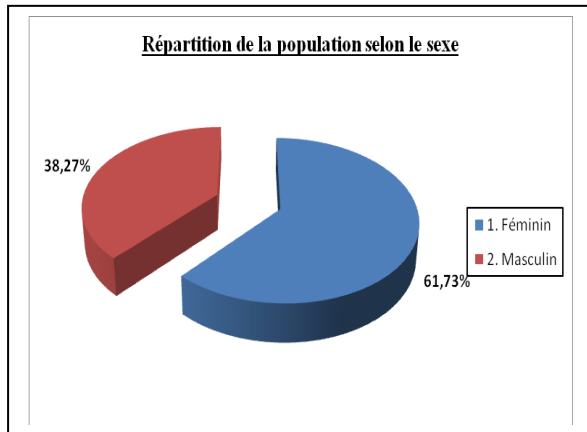
Nous pouvons dire donc, que l'objectif et la finalité du "deuil" consistent à se détacher de l'objet aimé afin de pouvoir se réinvestir dans de nouvelles relations.

Objectif et méthode de recherche :

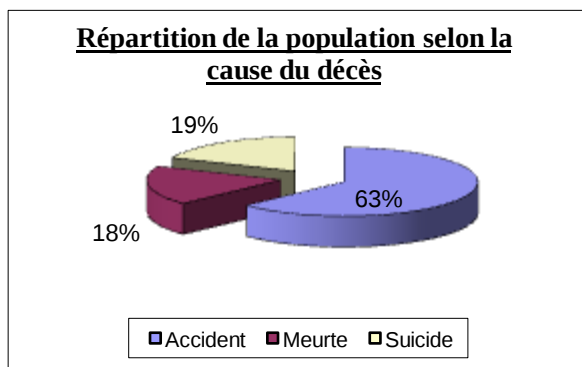
L'étude que nous avons entreprise a eu pour objectif principal l'identification et le recensement des différentes réactions observées chez les endeuillés constantinois qui ont perdu un proche suite à une mort violente (accident, meurtre ou suicide). Nous avons également voulu connaître l'influence que peuvent avoir certains facteurs psychosociologiques et personnels de l'endeuillé sur ses réactions et notamment leur impact sur l'amélioration de son état. Nous insistons dans ce travail sur deux facteurs à savoir l'âge du défunt et son lien de parenté avec l'endeuillé.

Cette étude a eu lieu au niveau du Service de médecine légale du CHU de Constantine, où nous avons procédé à une enquête par questionnaire auprès de 81 sujets durant l'année 2005.

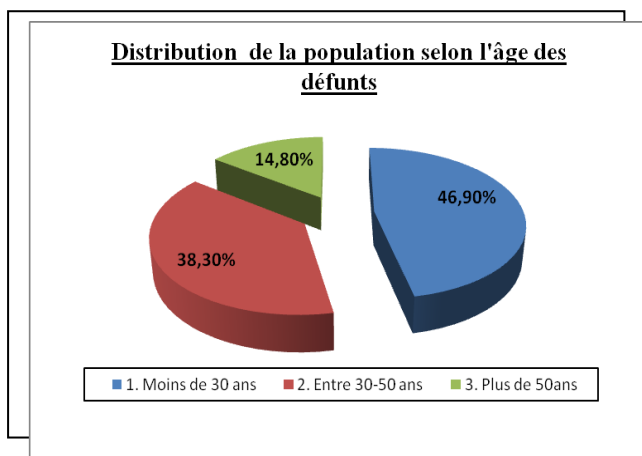
Cette population se caractérise de la manière suivante :



61,73% des enquêtés sont de sexe féminin, soit 50 cas alors que 38,27% des endeuillés sont de sexe masculin.

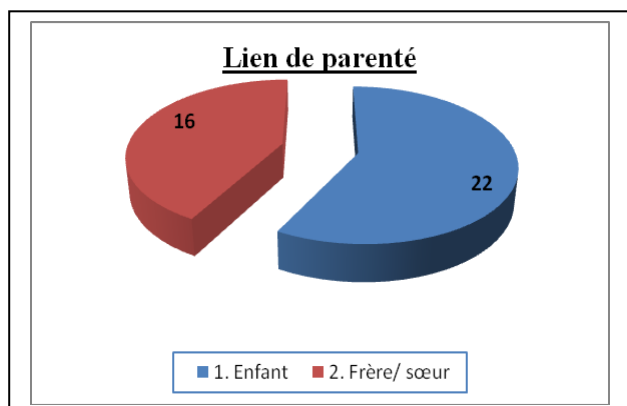


62,96% de la population étudiée ont perdu leur proche suite à un accident alors que les 30 sujets restants sont partagés entre le meurtre avec 15 décès et 15 cas de suicides.

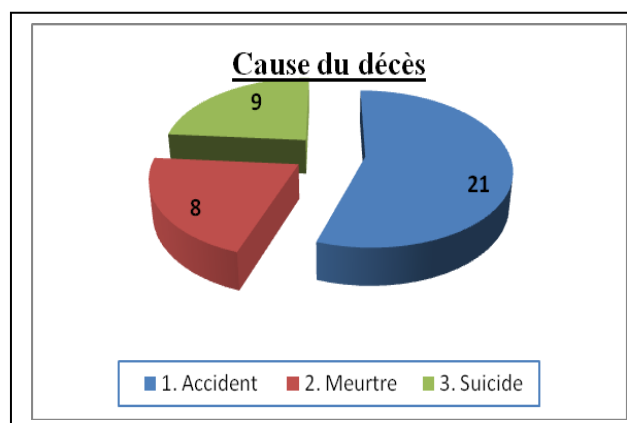


De ce graphe, il ressort que 46,90% des défunts avaient moins de 30 ans, alors que 38,30% soit 31 personnes avaient entre 30 et 50 ans et 14,80% étaient âgés de plus de 50 ans.

Sur les 38 cas qui ont perdu un proche âgé de moins de 30 ans (soit 46,90% de la population) nous avons relevé :



Pour ce qui est du lien de parenté avec le défunt 22 personnes sur les 38 ont perdu un enfant et 16 sujets ont perdu un frère ou une sœur âgé moins de 30 ans.



Quant à la cause du décès, 21 sujets ont perdu leur proche suite à un accident alors que les 17 restants sont partagés entre le suicides avec 9 décès et 8 cas de meurtre.

Résultats et discussion

Dans la littérature Occidentale, le deuil a fait l'objet de multiples études qui ont montré que toute mort violente est traumatisante de part sa soudaineté et son effet de surprise.

Le sujet n'étant pas préparé à affronter cet événement, va être confronté à sa propre mort qu'il ne peut se représenter et qui est inimaginable pour lui. Si bien que pour se protéger, le moi va mettre en place plusieurs moyens de défenses afin d'y faire face et d'éviter ainsi le chaos intérieur.

Cette approche semble s'appliquer dans le contexte socio- culturel algérien où les résultats de notre enquête montrent que les moyens de défenses consistent généralement en des réactions de choc dans plus de 72% des cas. 66,67% ont réagi par les pleurs et 50,62% de la totalité de la population avaient des difficultés à croire en la nouvelle du décès, et ce quelque soit l'âge du défunt. Ce mode d'expression paraît tout à fait normal, vue la nature

violente du décès. En effet, ce mode est très courant dans la société algérienne qui a tendance à exprimer bruyamment ses peines et ses joies. Cela fait partie de la culture sociétale où les gens ont tendance à extérioriser leurs sentiments et émotions surtout lorsqu'il s'agit des femmes. Ce qui explique que le taux soit relativement bas, avec moins de 4% des endeuillés qui n'ont pas exprimé leur douleur après l'annonce du décès.

Ces réactions ont laissé place, quelques temps après le décès, aux pleurs dans plus de 86% des cas. Ce comportement a augmenté de 19,75% par rapport aux premiers jours du deuil. Cela peut s'expliquer par le fait que les endeuillés ont dépassé la période de choc et de sidération qui rendaient difficile l'expression de la douleur par les pleurs ou les cris.

Nous avons remarqué aussi des visites accrues au cimetière, surtout lors des occasions religieuses, ainsi qu'une fréquence des rêves et des cauchemars liés au défunt. 54 enquêtés disent avoir souffert également d'insomnies, 52 de fatigue et 45 sujets disent avoir perdu leur appétit depuis la perte de l'être cher. Tous ces troubles ont duré généralement plus de 6 mois dans 45,68% des cas et plus précisément lorsque la perte a concerné une personne jeune.

Quant au sentiment de colère, il a prévalu dans 80,25% des cas de notre enquête et a touché surtout les enquêtés qui ont perdu un proche âgé de moins de 30 ans (28 cas). Cette colère était dirigée dans près de 52% des cas contre l'auteur du décès. Pour ce qui est du sentiment de culpabilité, il était présent chez 35 sujets dont 22 estiment qu'ils n'ont pas pu éviter la mort de leur défunt et 4 culpabilisent du fait d'avoir survécu à ce drame.

Enfin, les résultats montrent que plus de 67% de la population a présenté une amélioration de son état quelque temps après le décès de leur proche. Seulement il a été observé que plus le défunt est jeune, plus la durée du deuil était plus ou moins longue et que l'amélioration de l'état de l'endeuillé était plus difficile.

En effet, nous avons relevé dans notre enquête la persistance de certaines réactions et sentiments au-delà de 6 mois du décès chez plus de 15 sujets dont le défunt avait moins de 30 ans, à savoir chagrin, douleur, rêves répétés, rappel des souvenirs, fatigue, insomnies, colère, sentiment de vide et de culpabilité, etc. Il a été également observé que sept (7) enquêtés (sur les 15) disent n'avoir pas (ou peu) ressenti d'amélioration malgré qu'il s'est passé plus de deux ans depuis le décès de leur proche. Sur les sept (7) cas, cinq (5) ont perdu un enfant suite à un suicide (2 cas), ou à un accident (2 cas) ou à un meurtre. C'est ce qui nous pousse à penser que la perte d'une personne jeune et surtout d'un enfant peut être à l'origine de complications du deuil plus importantes que dans le cas de la perte des parents ou d'un conjoint.

Autrement dit, même si le décès d'un être cher est douloureux et ce, quel que soit le lien de parenté, c'est la perte d'un enfant qui semble être plus insupportable et très mal vécue par les parents qui voient en cette mort précoce, une sorte d'injustice imposée par le sort, une aberration en totale contradiction avec l'ordre des choses où aucun parent ne pense survivre après le décès de son enfant, même si celui-ci est un adulte. Cette mort est perçue comme étant contre nature. Admettre le décès d'une personne âgée est plus acceptable et plus logique alors que le décès d'un enfant qui a toute la vie devant lui est inacceptable. A ce sujet, Bacqué (2000) écrit que « la mort des anciens est devenue de plus en plus banale alors que celle des jeunes et notamment celle des enfants est devenue rare grâce à l'amélioration des conditions de vie et des progrès médicaux. Cet événement raréfié a accentué l'état de choc de la famille, et du même coup, il a donné lieu au développement du syndrome post-traumatique. D'où, les sentiments de colère et de culpabilité et le fait que certains sujets déclarent avoir ressenti une "envie de mourir" qui peut s'expliquer par l'intensité de leur souffrance et de leur désespoir, provoqués par la mort inattendue et tragique de l'être cher. C'est ce qui les pousse également à dire qu'ils veulent mettre fin à leur vie, probablement pour se débarrasser de cette douleur intolérable qui peut être un signe évident de la dépression. Ces constatations, vont dans le même sens que l'avis de la majorité des spécialistes dans ce domaine où ils concluent que plus le défunt est jeune plus sa perte est traumatique. De l'avis de Duverger et al. (2011) « la mort d'un enfant est d'autant plus terrible qu'elle inverse l'ordre des choses : l'enfant meurt avant son parent ! C'est une mort anti-naturelle, anti-humaine... La disparition d'un fils ou d'une fille entaille profondément notre chair et nous restons des endeuillés permanents, c'est notre manière de les faire vivre. ».

Hanus (2002) ajoute que la mort des enfants est souvent ressentie comme "scandaleuse" tant elle est anachronique et tant elle blesse le narcissisme parental. Ce genre de mort ouvre un deuil particulièrement difficile et parfois infaisable. Cela est dû d'après Bacqué (2000) au fait que « lorsque l'enfant naît, il porte les souhaits les plus grandioses de ses parents, il est investi d'idéaux divers par eux. Par sa mort, tout ce qu'on avait rêvé pour lui, s'évanouit ».

L'absence donc, de préparation ou comme l'appelle Fauré (1995), l'absence de "prédictibilité" rend difficile l'appréhension et la compréhension du décès qui sont nécessaires pour entamer et dépasser le travail de deuil, d'où le caractère traumatique de cette mort. En d'autres termes, « plus la perte est inattendue, plus le deuil risque de se compliquer » (Bacqué, 2000). Fauré (1995) souligne que « la mort brutale et inattendue prend tellement de court l'individu, que les moyens de se préserver sont paralysés par la soudaineté de

l'événement. Le sujet n'a pas le temps nécessaire d'amortir le choc ; il a brutalement l'impression de perdre tout repère dans son quotidien ».

Ce qui caractérise également ces pertes, c'est l'absence de sens qui va pousser l'endeuillé à rechercher le moindre indice pour comprendre la cause de cet événement. Il va essayer de se remémorer tous les derniers moments passés avec la personne décédée, « il sera à l'affût du moindre indice qui aurait pu ou aurait dû le prévenir » (Fauré, 1995). Cette rumination sera à l'origine d'un intense sentiment de culpabilité qui se prolonge dans le temps, induisant ainsi des complications sévères. C'est là le critère principal des manifestations du deuil après une mort violente où l'endeuillé se reproche, comme le soulignent Fauré (1995) et De Broca (2010) de n'avoir pas été à l'écoute du défunt, ou de n'avoir pas pu éviter sa mort : « j'aurais dû comprendre que ça n'allait pas et pourtant je n'ai rien fait, « j'aurais dû comprendre qu'il était fatigué quand il a pris le volant... Ce sentiment peut être aggravé par le regard que portent les autres sur les parents, surtout en ce qui concerne leur éventuelle responsabilité dans le décès de l'enfant et notamment lorsque la perte est liée à un accident domestique, à une chute ou à un suicide, etc. Ce doute imposé par autrui, va s'ajouter insidieusement au poids de leur douleur, augmentant ainsi la souffrance et la dépression.

Par contre, les résultats de notre enquête fait apparaître que certains facteurs comme la religion influencent positivement l'amélioration de l'état des endeuillés. Elle semble offrir un système de croyances réconfortant pour les survivants, dans la mesure où elle donne un sens à cette mort en offrant également aux familles des défunts un soutien moral inestimable grâce aux rituels funéraires où l'intervention du sacré et la référence à la volonté Divine permettent d'accepter la nouvelle situation et d'exprimer la peine publiquement par les prières, les pleurs, etc. Ces rituels permettent en effet aux endeuillés de confirmer la réalité du décès et d'accepter la perte, grâce à l'accomplissement de certains gestes tels que la toilette mortuaire, la veillée funèbre, l'enterrement, etc. ; sans oublier le rôle du soutien de la famille ou de la communauté, qui leur procure une consolation non négligeable pour apaiser leur douleur et les sortir de leur solitude. Enfin, il faut souligner que le procès et la sanction de l'auteur du décès contribuent d'une manière importante à l'atténuation du sentiment de colère, surtout si l'endeuillé est satisfait du verdict.

Conclusion

Pour conclure, nous pouvons dire que même si la plupart des auteurs s'accordent à dire que *le deuil n'est pas une maladie, ni un comportement anormal de l'être humain*, le

décès d'un proche dans des circonstances inattendues et violentes peut entraver sa résolution et même aboutir à des complications comme nous le constatons lors de la perte d'une personne jeune, où la brutalité et la soudaineté de cette perte dénuent l'événement de tout son sens et rendent cette mort précoce impensable et injuste. Dans la littérature il est très souvent relaté que la plupart des sociétés, si ce n'est toutes, arrivent à accepter le décès d'une vieille personne ou d'une personne qui souffre depuis longtemps d'une maladie grave et dont l'issue fatale vers la mort est inéluctable. Mais les gens sont inconsolables quand il s'agit de la disparition d'un enfant ou d'un jeune adulte. Même si l'âge et la maladie ne peuvent aucunement occulter la douleur et la souffrance qui surviennent après la perte d'un être cher, quel qu'il soit. Les proches semblent être dans ces cas plus préparés à la mort contrairement au cas du décès brutal et inattendu.

Il faut ajouter que la nature du décès n'est pas le seul facteur à l'origine des complications du processus du deuil. La non expression des émotions et la persistance des réactions de choc et de sidération, ainsi que du sentiment de culpabilité, de colère, de vide, etc. peuvent être également une source de complications. D'où la nécessité de prendre en compte tous ces facteurs à risque, afin que le deuil suive son cours normal et que la situation de crise vécue au début de chaque décès se résorbe progressivement laissant place à une nouvelle vie sans la personne disparue.

Enfin, il nous semble important de rappeler que ***‘la fin du deuil ne signifie pas l'oubli du défunt, car malgré ce long travail, la blessure engendrée par la perte restera toujours présente’***.

Références :

- Bacqué, M-F. (2000). ***Le deuil à vivre***. Paris : Odile Jacob.
- De Broca, A. (2010). ***Deuils et endeuillés (4^{ème} ed)***. Paris : Elsevier / Masson.
Repéré à <http://www.sciencedirect.com>.www.sndl1.arn.dz/
- Duverger, P. et al. (2011). ***Psychopathologie en service de pédiatrie***. Paris : Elsevier / Masson. Repéré à <http://www.sciencedirect.com>.www.sndl1.arn.dz/
- Fauré, C. (1995). ***Vivre le deuil au jour le jour***. Paris : J'ai Lu.
- Hanus, M. (2002). Le travail de deuil. In ***‘Le deuil’***, sous la direction : N, Amar ; C, Couvreur et M, Hanus. Algérie : SARP.
- Hanus, M. (1995). ***Les deuils dans la vie***. Paris : Ed Maloine.
- Smailovic, M. J. (2003). ***L'enfant, la maladie et la mort***. Bruxelles : De Boeck et Belin.